

domaines de notre vie, l'espérance de la vie éternelle en dépend encore plus fortement, car l'au-delà se soustrait autant à l'observation directe qu'à l'exploration rationnelle. C'est ainsi seulement que nous serons protégés des consolations illusoire face à l'échéance terrifiante de la mort.

Reconnaissons-le sans détour : le chrétien ne peut en fin de compte invoquer d'autre base pour son espérance que la révélation qu'il recueille de l'Écriture. Ni l'expérience immédiate, ni la science, ni la spéculation philosophique ne sauraient fournir de fondement indépendant pour le discours sur l'au-delà. C'est la confiance que je suis prêt à placer – ou à ne pas placer – dans la Bible qui décide, en fin de compte, de mon attitude face à la doctrine de la vie éternelle. L'Écriture sainte est-elle révélation de l'Auteur de la vie et du Maître de l'histoire et des temps? Dans ce cas, je peux lui faire confiance même sur des sujets qui dépassent de très loin tout ce que je peux vérifier moi-même. Notons d'ailleurs qu'une telle foi n'est pas un « saut dans le vide ». La confiance faite au *témoignage* d'un autre est un moyen d'accès à la connaissance bien plus important que nous l'imaginons souvent spontanément. Nous ne saurions que très peu de choses si nous n'ajoutions pas foi aux paroles d'autrui : seule la confiance accordée à des témoignages nous permet de connaître des sujets aussi variés que l'identité de nos parents (qui exigerait d'ordinaire une analyse ADN pour s'en convaincre?) ou le résultat des dernières élections législatives. L'expérience directe ne donne en fait accès qu'à une petite partie de la réalité, et nous employons, dans la vie quotidienne comme dans la pratique scientifique, d'autres moyens pour élargir notre connaissance;

l'appui pris sur la parole d'autrui y figure au premier rang<sup>2</sup>. La question n'est donc pas de savoir si je peux faire confiance aux témoignages d'autres personnes, mais à quels témoignages je peux me fier. Ce qui est en cause, c'est la fiabilité du témoin. Telle est bien l'approche de Paul dans son enseignement aux Corinthiens, ébranlés dans leur foi dans la résurrection finale. Il leur rappelle qu'un rejet de l'espérance chrétienne revient à traiter les apôtres de menteurs : « Il se trouve même que nous sommes de faux témoins de Dieu, car nous avons porté un contre-témoignage en affirmant que Dieu a ressuscité le Christ alors qu'il ne l'a pas ressuscité, s'il est vrai que les morts ne ressuscitent pas » (1 Co 15.15, TOB). Derrière la prédication apostolique se dessine l'autorité du Seigneur Jésus lui-même, qui a enseigné la résurrection des morts (Lc 20.35-38; Jn 5.21ss).

Croire à la vie éternelle revient donc à faire confiance à la parole du Dieu qui s'est révélé dans la Bible. Parce que je crois que Dieu est fiable et qu'il a fait connaître son plan pour l'humanité dans l'Écriture, je peux avoir l'assurance que l'espérance chrétienne n'est pas une chimère. La confiance en Dieu n'est pas seulement décisive dans l'accueil que je réserve à l'enseignement biblique, elle joue aussi un rôle pivot dans l'argumentation que la Bible déploie elle-même pour justifier l'espérance devant la mort. Car s'il est vrai que l'autorité de la révélation scripturaire est suffisante pour faire taire tout doute, l'Écriture va au-delà de la simple affirmation de l'espérance et rend

---

2. Cf. par exemple Frederick SCHMITT, « Social epistemology », dans John GRECO, Ernest SOSA, sous dir., *The Blackwell Guide to Epistemology*, Oxford, Blackwell, 1999, p. 354-382.

compte de ses raisons. L'argumentaire qui y est déployé est remarquable tant par ce qu'il inclut que par ce qu'il omet. Car pour établir l'espérance de la vie éternelle, la Bible n'a pas recours à des instances qui lui seraient extérieures (comme l'observation ou la raison), mais montre plutôt comment cette espérance découle de qui est *Dieu*. Nous avons déjà souligné le rôle marginal que jouent dans l'Écriture des visions de l'au-delà comme preuves de l'existence continuée de l'homme au-delà de la mort. De même, les auteurs bibliques se montrent beaucoup plus prudents que certains penseurs chrétiens ultérieurs quant à la possibilité d'établir la survie de l'homme par un raisonnement basé sur l'observation actuelle. Pour ne citer qu'un exemple, l'évêque Joseph Butler, éminent représentant de l'apologétique empiriste au XVIII<sup>e</sup> siècle, pensait pouvoir établir que l'homme survit (probablement) à la mort, à partir du principe de l'uniformité observée dans la nature : nous devons supposer qu'une chose continue dans son état actuel, sauf si nous avons des raisons de penser qu'elle subira un changement. Puisque nous ignorons ce qui se passe après la mort, de telles raisons n'existent pas pour nous<sup>3</sup>... La Bible ne se fait pas non plus l'écho d'arguments rationalistes développés en philosophie grecque

---

3. *Analogy of Religion Natural and Revealed to the Constitution and Course of Nature*, dans W.E. GLADSTONE, éd., *The Works of Bishop Butler*, vol. I, p. 22-23, cité par Cornelius VAN TIL, *Christian-Theistic Evidences*, Philadelphie, Westminster Theological Seminary, 1961, p. 6. Notons que les arguments expliqués au chap. 3 (p. 33-35 ci-dessus) qui établissent que l'homme dépasse ce qui est accessible à la science, n'ont pas la prétention de prouver la vie éternelle. La dualité de la nature humaine rend seulement pensable que l'existence de l'homme ne prend pas fin à la mort corporelle.

pour prouver l'immortalité de l'âme : dans le *Phédon*, qui met en scène Socrate en dialogue ultime avec ses amis juste avant sa mort, la survie de l'âme est, par exemple, déduite de la conception selon laquelle l'âme n'est pas composée de plusieurs parties, comme l'est le corps ; or seules les entités composées peuvent se désagréger, donc disparaître<sup>4</sup>. Ou encore, à partir de sa doctrine des Idées, Socrate fait valoir que l'âme, en tant que principe de vie, est essentiellement liée à l'Idée de vie et ne peut donc jamais assimiler l'Idée opposée de la mort, de sorte qu'elle est immortelle<sup>5</sup>. Non, la Bible fonde tout autrement le destin éternel de l'homme : elle le lie directement à ce qu'elle dit de Dieu lui-même.

Le lien étroit que l'Écriture établit entre sa vision de Dieu et la résurrection des morts peut d'abord surprendre. Pour mieux cerner la spécificité du discours biblique, regardons de plus près quels arguments y sont développés en faveur de l'espérance devant la mort. L'argumentaire biblique comporte deux volets : l'un – que l'on pourrait appeler négatif – défait des contre-arguments et lève des obstacles qui empêchent certains d'envisager la possibilité de la vie éternelle. L'autre propose des (surtout deux) arguments positifs en faveur de cette espérance. Évidemment, sur le versant négatif, le travail est toujours à recommencer, car les objections évoluent selon les époques et les cultures. Par exemple si le platonicien et le matérialiste moderne ont du mal à imaginer la résurrection du corps,

---

4. *Phédon* 78b-80b, dans PLATON, *Apologie de Socrate – Criton – Phédon*, trad. Émile Chambry, Paris, Flammarion, 1965, § XXV-XXVIII.

5. *Ibid.* 105b-107a (§ LIV-LVI).

ce n'est pas pour la même raison : l'un tient le corps pour la prison de l'esprit, prison dont il aspire à s'échapper<sup>6</sup>, l'autre nie toute réalité qui dépasse notre monde matériel.

Nous voyons plusieurs personnages bibliques répondre à des contre-arguments de leurs contemporains, en particulier à des objections qui naissent d'idées naïves sur l'au-delà, supposant une trop grande continuité entre la condition actuelle et la vie future dans la présence de Dieu. Ainsi Jésus résiste-t-il aux sadducéens, quand ils veulent justifier leur négation de la vie éternelle par l'histoire de la femme aux sept maris (à cause de veuvages successifs). D'après Jésus, la situation des croyants dans la vie éternelle est suffisamment distincte de la vie actuelle pour que cette femme ne se trouve pas dans la situation embarrassante de devoir choisir l'un des sept (Lc 23.28-36). Dans la même veine, Paul qualifie d'« insensés » ceux qui ridiculisent l'attente de la résurrection en imaginant une simple identité entre le corps mortel et le corps glorifié : « Ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps à venir, c'est une simple graine » (1 Co 15.36-37). La résurrection des corps n'implique nullement la conception grossière d'une identité matérielle entre les deux corps, comme si toute la matière contenue dans notre corps devait composer celui-ci aussi à la résurrection (idée d'autant plus absurde que l'identité matérielle n'est pas même une réalité de notre existence terrestre, étant donné le renouvellement continu de la matière qui constitue le corps vivant). De cette façon, l'espérance biblique n'est nullement mise en cause par le fait qu'un même atome a pu appartenir à plusieurs corps différents.

---

6. Cf. p. 86 ci-dessous.

Dans le volet positif de l'argumentaire biblique, deux arguments prédominent : Dieu est le Dieu de la vie; et Jésus est ressuscité des morts. Pour saisir la portée du deuxième argument, nous devons d'abord approfondir notre compréhension du rôle spécifique du Christ dans le combat contre la mort; nous y reviendrons au huitième chapitre. Arrêtons-nous pour l'instant au premier : Dieu est le Dieu de la vie. La formulation suprême de cette ligne argumentative est fournie par Jésus lui-même dans son débat avec les sadducéens. À ceux qui contestent la résurrection des morts, Jésus rappelle le nom du Dieu d'Israël : « Que les morts ressuscitent, c'est ce que Moïse a signalé à propos du buisson, quand il appelle le Seigneur Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob. Or il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants; car pour lui tous sont vivants » (Lc 20.37-38). Que l'on appelle Dieu du nom Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob garantit au croyant la vie éternelle! L'argument semble, à première vue, peu convaincant. Mais quand on y réfléchit, on se rend compte qu'il « tape dans le mille » quant au fondement de l'espérance biblique. Déjà dans les Écritures hébraïques, le croyant exprime sa confiance dans le Dieu de la vie, capable de délivrer de la mort : « Dieu me libérera du pouvoir de la mort, car il me prendra » (Ps 49.16)<sup>7</sup>. Cette même confiance est affirmée triomphalement par Job au milieu de son épreuve (Jb 19.25-27a)<sup>8</sup> :

---

7. Cf. Dt 32.39; 1 S 2,6; Os 13,14; Ps 16.10; cf. p. 16 ci-dessus.

8. Le passage pose plusieurs difficultés de traduction. Je propose ici ma propre traduction, sans justifier les options retenues. Ma réflexion à ce sujet s'est élaborée grâce au cours qu'a donné Émile Nicole en exégèse de l'Ancien Testament à la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine en 1992.

Moi, je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'il se lèvera, le dernier, sur la poussière.

Après qu'on aura détruit ma peau, de ma chair je verrai Dieu.

C'est moi qui le verrai, mes yeux le verront, et non un étranger.

Dans une même ligne, Jésus ne trouve pas meilleur appui à l'espérance éternelle que le fait que le Dieu de la vie est entré en relation avec l'homme. Si le Dieu éternel, qui est depuis toujours et pour toujours, qui est la source de toute vie, a fait alliance avec des hommes mortels, au point de devenir *leur* Dieu, il ne pourra tolérer qu'ils soient anéantis par la mort : cette « relation intime avec Celui qui *est* (absolument parlant) [...] garantit à l'homme l'immortalité<sup>9</sup> ». Bien que prononcé il y a presque 2000 ans, l'argument de Jésus parle à l'homme de la modernité tardive : loin d'adopter une argumentation rationaliste ou de faire intervenir des expériences ésotériques, le Christ invoque un argument de type relationnel. Du coup, il coupe court à toute spéculation sur l'au-delà : celui qui veut trouver une espérance solide, doit entrer dès aujourd'hui en relation avec le Dieu des vivants, qui seul peut nous garantir la vie éternelle. Nul autre fondement ne restera inébranlable devant l'épreuve de la mort.

L'espérance chrétienne se voit ainsi reliée au centre de la foi : l'accepter ou la refuser dépend finalement de notre conception de Dieu et de l'homme. Si notre monde est le fruit d'une fluctuation du vide quantique et que la vie, et en particulier l'existence humaine, n'est que l'aboutissement de processus aussi immanents qu'aveugles, il n'y a

---

9. Frédéric GODET, *Commentaire sur l'évangile de Saint Luc*, Neuchâtel, Éd. de l'imprimerie nouvelle, 1969, vol. 2, p. 391.